

L'Hermine



Bulletin du Prieuré Saint-Louis

« Potius mori quam foedari »

Construire des murs ou des ponts ?

« **L'**homme n'est pas fait pour construire des murs mais pour construire des ponts » a dit Lao Tseu il y a bien longtemps. Depuis, c'est le poncif que nous répètent « *usque ad nauseam* » les gentils chrétiens ouverts qui condamnent l'esprit renfermé des traditionalistes et autres intégristes. Le dernier motu proprio en date, *Traditionis custodes*, montre une autre réalité, à savoir que les communautés traditionnelles rattachées à la Rome de Vatican II sont, après toutes les promesses, exilées sur une île, en coupant tous les ponts. Surtout, il faut les isoler afin d'éviter que la peste de la messe latine et de sa vision de la foi rétrograde se propage ! Encore un geste barrière...

De fait, il y a près de 50 ans que les fidèles qui désirent suivre l'Eglise de toujours sont exilés. Dans les années 70, les nantais ont dû circuler de lieux de messe en lieux de messe, allant chez les religieuses, comme à la Visitation, dans les propriétés privées mises à disposition, dans des salles de location... Heureusement, une certaine stabilité a pu apparaître voici 40 ans par l'installation officielle du Prieuré Saint-Louis, garantissant un prêtre à demeure. En 1981, M. l'abbé André a pu ainsi avoir l'honneur et la joie de convertir les murs d'une usine de matériel électrique en murs d'une chapelle, qui offrait une messe quotidienne et un refuge pour la vie spirituelle de chacun. Et depuis, ceci nous permet de souligner que ce n'est pas seulement un exil, mais une véritable épopée qu'ont vécu les fidèles nantais. Ils se sont

accrochés à leur « vieille usine », comme les Hébreux à la tente du Tabernacle pendant les 40 ans de leur séjour au Sinaï, attendant avec patience le futur Temple de Jérusalem. Et le clergé ne peut que féliciter toutes ces générations de fidèles pour leur patience et leur persévérance. Si la vie fut joyeuse, pleine d'esprit de conquête durant toutes ces années où un véritable dynamisme rayonnait, il faut avouer que les conditions n'étaient pas si faciles. Nous espérions tous racheter une église nantaise, la restaurer, la sauver du naufrage, y faire revivre la foi et la piété et enfin trouver pour nous un havre de paix digne du culte du Vrai Dieu : jamais la chose ne fut possible, et ce n'est pas faute d'avoir essayé, comme vous le savez.

D'où l'idée de « construire des murs ». Car des murs sont vraiment utiles aux hommes : connaissez-vous une maison sans mur ? Que ce soit une maison de Dieu ou une « maison du peuple », elle ne peut se passer de supports solides. Et les murs, s'ils permettent de soutenir le

toit, protègent ceux qui y logent des intempéries, du froid, de la chaleur, des dangers... Un mur n'est pas non plus synonyme d'enfermement : on y trouve des fenêtres pour voir et comprendre ce qui se fait à



Éditorial	1
Comment relever un diocèse ?	3
La victoire du mal ?	10
La sainte vertu de Religion	12
Carnet Paroissial	14
Dates à retenir	15
Chronique du prieuré	16

L'extérieur, on y trouve des portes, pour accueillir les hommes de bonne volonté mais écarter ceux qui sont animés de mauvaises intentions. Les nantais peuvent être fiers de voir que, par leurs efforts, depuis ces quatre décades, ils ont pu construire dans la région deux églises neuves et participer à la construction des deux écoles actuelles du Sud-Loire, qui ont remplacé l'école Saint-Louis. Voilà des murs utiles et un bilan bien plus élogieux que celui des évêques de France, car les murs de leurs églises deviennent - hélas - souvent des ruines, et leurs communautés se désertifient.

Et en construisant ces murs, chers fidèles, vous avez eu le privilège d'édifier un pont. Car construire des ponts reste important. Les religieux de la région nantaise ont pu le montrer : Saint Félix, l'évêque qui a bâti une digue sur l'Erdre et a permis, non seulement de la traverser mais de la rendre navigable. Les moines de Saint Martin de Vertou ont fait de même sur la Sèvre. Et il est bon de les célébrer en se rappelant que nous fêtons en ce mois les 1420 ans du rappel à Dieu de ce saint local, le 24 octobre. Quel pont avez-vous édifié ? Celui qui conduit de la terre au Ciel, tout bonnement. Car voilà le véritable pont qui manque aux hommes d'aujourd'hui s'ils veulent retrouver la paix tant intérieure qu'extérieure : conserver et développer un lien avec Dieu par la grâce. Les néo-modernistes

cherchent à rapprocher les hommes, soit matériellement, soit par l'impasse de l'œcuménisme : ils les détournent de l'Essentiel, ils se trompent de pont. En bâtissant des églises, en construisant ce type de mur, vous érigez une cité chrétienne, cela signifie que vous reliez la communauté des hommes « d'en bas » avec la Cité céleste par ce pont surnaturel. Qu'il y a-t-il de plus beau et de plus utile pour les âmes ?

Désormais, vous avez un riche patrimoine spirituel, profitez-en pour votre âme et votre famille, sachez le partager avec les autres et surtout, n'arrêtez pas cette épopée que vous avez si bien entreprise depuis 40 ans ! Vous pourriez vous dire : « fini l'exil, voici le pays où coule le lait et le miel », et ainsi tourner en rond dans une situation actuelle. Attention, la marche vers le ciel n'admet pas de telles pauses, que ce soit pour son âme ou pour une communauté chrétienne. Toujours, il nous faudra aller de l'avant, toujours il faudra être « homme de désir » comme le dit l'Écriture, désir de Dieu mais aussi désir de construire des murs afin de mieux édifier le véritable pont. Gardez donc comme une perle précieuse votre âme de pionnier, votre âme de bâtisseur, votre âme de missionnaire.

Abbé B. France †



Comment relever un diocèse ?

*Déjà, bien avant la tragique situation spirituelle et matérielle que l'Eglise traverse aujourd'hui, le diocèse de Mantoue faisait pâle figure à l'approche du XX^e siècle : laïcisation politique, baisse importante de la pratique religieuse et de la moralité, clergé mondain, etc. Pour ressusciter ce diocèse, il ne fallut pas moins qu'un certain Joseph Sarto, futur saint Pie X... comment s'y prit-il, quel fut son ordre de priorités ? Yves Chiron l'expose dans son ouvrage *Saint Pie X, réformateur de l'Eglise*¹. De quoi alimenter notre espérance : un remède existe aux maux actuels !*



Un jour de septembre 1884, le vicaire général Sarto, attablé à son bureau au sein de l'évêché de Padoue, se fait appeler par son évêque, Mgr Appolonio. Celui-ci l'invite dans sa chapelle en lui disant : « Cher ami, agenouillons-nous devant le Saint-Sacrement, parce que nous avons tant besoin de prier pour une chose qui nous concerne tous les deux. » Après avoir prié ensemble, l'évêque lui remet une lettre : Joseph Sarto est nommé évêque de Mantoue. On peut imaginer la surprise ! Passée la première réaction, don Sarto, effrayé par une charge aussi importante, écrit à Rome pour tenter de s'y soustraire. Rien n'y fit, le pape Léon XIII confirma sa décision. Soumis à la Providence, il épanche son cœur dans une lettre à Mgr Callegari : « *Ah ! Priez le bon Dieu pour moi, qu'il répande un peu de baume sur cette plaie et me donne la force de porter la croix.* »

L'HOMME DE LA SITUATION

Dans les situations extraordinaires que l'Eglise tra-

verse au cours de son histoire, Dieu suscite des personnages hors du commun. Joseph Sarto est incontestablement l'un d'entre eux.

Le diocèse de Mantoue partant à la dérive et les deux évêques précédents n'ayant pas réussi à surmonter cette grave crise, le Saint-Siège décida de consulter les évêques voisins dans la région. Le nom de Sarto fut avancé. L'historien Yves Chiron a pu consulter le rapport secret des Archives vaticanes qui a été établi sur lui en la circonstance, on y signale ses qualités : il « jouit de la meilleure réputation », est estimé par « tous ceux qui ont eu affaire à lui », il est exemplaire par « sa foi, ses mœurs et sa doctrine ». Malgré son manque de licence en droit canon et en théologie, il est jugé compétent pour diriger un diocèse.

Le dimanche 16 novembre 1884, don Sarto reçoit donc la consécration épiscopale à Rome, dans l'église Saint-Apollinaire. Il fallait en effet aux nouveaux évêques, avant d'entrer dans leur diocèse prendre possession de leur fonction, une autorisation du gouvernement italien nommée *l'exequatur*. Mgr Sarto ne put

donc être sacré à Mantoue. Il lui fallut même attendre huit mois avant d'entrer officiellement dans son évêché.

Durant cette disponibilité forcée, il fait une retraite, lit la vie de saint Charles Borromée², prêche en divers lieux et surtout se voit reçu en audience par le Saint-Père qui tient à lui exposer durant un entretien de plus d'une heure les différents problèmes qui se posent dans le diocèse. Ils devaient être impressionnants puisque Mgr Sarto écrivit alors à son ami Mgr Callegari : « *la pensée de ce diocèse me donne des angoisses [...] et me fait pousser de longs soupirs.* »

Quel est son état d'esprit ? Plutôt que de fuir la difficulté, il décide de s'appuyer sur la vertu d'espérance. Le 18 mars 1885, en la fête de saint Anselme, patron du diocèse de Mantoue, Mgr Sarto publie sa première lettre pastorale adressée au clergé et aux fidèles, elle a valeur d'engagement : « *Pour le bien des âmes, je n'épargnerai ni soins, ni veilles, ni fatigues, et je n'aurai rien plus à cœur que votre salut. Peut-être quelques-uns se demanderont sur quoi je me fonde pour faire de telles promesses. Je réponds sur l'espérance, dont j'ai voulu que l'emblème, l'ancre, soit apposé sur mon blason épiscopal ; l'espérance qui, comme le dit l'Écriture, (He. VI, 19) est l'ancre sûre et ferme de l'âme ; l'espérance, unique compagne de ma vie, la plus grande aide dans les incertitudes, la force la plus solide dans les situations de faiblesse ; l'espérance ; mais non l'espérance des hommes, dans laquelle on croit tirer le plus grand bonheur, même au milieu des plus grands malheurs ; mais l'espérance du Christ, qui trouve son sommet dans les promesses célestes, qui renforce l'homme le plus faible, avec la grandeur d'âme et l'aide de Dieu... Je sais que, pour le salut de mes brebis, j'aurai à soutenir des combats, à affronter des périls, à subir des offenses, des orages, à lutter contre la peste qui s'attache aux bonnes mœurs, mais mon troupeau... me trouvera toujours doux, bienveillant et plein de charité.* »

UN DIOCÈSE EN PLEINE DÉCADENCE

Fief ducal de la famille de Gonzague, la ville de Mantoue devint une place stratégique de premier plan pour les Autrichiens qui occupèrent la Lombardie durant le XVIII^e siècle et pendant la première moitié du XIX^e siècle. Avec la guerre menée par Napoléon Bonaparte en 1796 commença son déclin. La Révolution française bouleversa les structures de la cité, et fit entrer la laïcité dans la vie sociale en séparant l'Église et l'État. Les Français partis, l'Autriche réoccupa la ville jusqu'en 1866, où elle fut rattachée à l'Italie piémontaise. Mgr Sarto y arriva seulement vingt ans plus tard. Qu'y trouva-t-il ?

Une situation sociale et économique dramatique faisait gronder la révolte. Dans les campagnes, les terres pauvres étaient aux mains de grands propriétaires. A Mantoue, il n'y avait aucune industrie importante, l'état de santé public était désastreux avec une mortalité largement au-dessus de la moyenne nationale, notamment à cause des zones marécageuses à proximité et des pénuries alimentaires favorisant les maladies.

L'état spirituel du diocèse était tout aussi déplorable. Le séminaire fut fermé de 1797 à 1803 avec l'occupation française de la ville. Pendant seize ans, de 1807 à 1823, le diocèse fut sans évêque. Une crise profonde s'installa dans le clergé. En 1864, cinq prêtres renoncèrent au sacerdoce et dix en 1870.

Les deux prédécesseurs de Mgr Sarto connurent bien des malheurs. Mgr Rota, évêque de 1871 à 1879, ne reçut pas l'*exequatur* gouvernemental et il fut si bien combattu par la gauche anticléricale et la franc-maçonnerie, très actives à Mantoue, qu'après un procès il fut emprisonné. Son séminaire fut fermé par la Congrégation du Concile durant une année, en raison de ses déviations doctrinales. Le gouvernement le fit à son tour fermer à deux reprises. Après lui, Mgr Berengo mit trois ans pour réussir à faire reprendre un fonctionnement normal à cette maison de formation sacerdotale, absolument vitale au diocèse. Ce pauvre évêque n'ordonna, en cinq ans d'épiscopat, que cinq prêtres...

Quand Mgr Sarto arriva à Mantoue, 16 paroisses étaient sans curé et 6 n'avaient plus du tout de prêtres. Les rapports qui lui furent adressés montrent que dans trois des paroisses de la ville, même le précepte pascal de se confesser et de communier au moins une fois l'an est peu observé (environ un tiers seulement des habitants); à S. Appolonia il n'y a plus que 800 pratiquants pour 1800 habitants. Si ce diocèse compte alors 270 000 habitants et 153 paroisses, il ne reste que plus que 308 prêtres pour les desservir. Un certain nombre, déplore Mgr Sarto, « *s'engourdissent, oubliés ou ignorants de l'office et de la dignité du sacerdoce, ou s'impliquent dans des affaires séculières, ou, ce qui est le plus malheureux, se distraient dans les futilités du monde ou s'abandonnent à l'ébriété.* »

Pour Mgr Sarto cela ne fait pas l'ombre d'un doute, il faut d'urgence réformer le clergé en commençant par restaurer sa source de départ : le séminaire diocésain.

OBJECTIF N°1 : RESTAURER LE SÉMINAIRE

Il était commode pour Mgr Sarto de se rendre au séminaire, puisque celui-ci n'était séparé du palais épiscopal que par une rue, « *j'ai l'habitude d'y aller presque quotidiennement, pour avoir tout à l'œil* » dit-il. A son arrivée, le diocèse ne compte plus que 60 séminaristes, plusieurs professeurs ont quitté le séminaire. Découragés, ils avaient obtenu un autre ministère ou même, pour certains, renoncé au sacerdoce. Mgr Sarto correspondit même avec l'un de ces derniers afin d'essayer de le convertir.

Mgr Sarto s'attacha, avec passion, à restaurer son séminaire. Pour cela il rencontra les séminaristes et les professeurs, s'informa du programme. La situation matérielle du séminaire était catastrophique faute de ressources. L'évêque s'attacha à solliciter la générosité de tous pour répondre aux besoins de l'établissement, vendit deux champs qui lui appartenaient ainsi que la pierre précieuse ornant son anneau pastoral, on le vit

même louer une partie de son propre palais épiscopal.

Le niveau intellectuel de la formation et l'ambiance spirituelle laissaient à désirer. Le nouvel évêque assista à tous les examens de fin d'année des séminaristes et voulut clore l'année scolaire par une séance solennelle au palais épiscopal. Au cours de celle-ci, le 14 juillet 1885, Mgr Sarto appuya les directives de Léon XIII exprimées quelques années plus tôt dans l'encyclique *Aeterni Patris* et qui incitaient « à remettre en vigueur l'admirable doctrine de saint Thomas d'Aquin », le Docteur angélique. Mgr Sarto prononça à cette occasion un discours : « ...la foi chrétienne est journallement en butte aux manœuvres et aux ruses d'une certaine fausse sagesse, il faut que tous les jeunes gens, ceux particulièrement dont l'éducation est l'espoir de l'Eglise, soient nourris d'une doctrine substantielle et forte, afin que, pleins de vigueur et revêtus d'une armure complète, ils s'habituent de bonne heure à défendre la religion avec vaillance et sagesse... »

Augmenter le nombre de séminaristes

En cette fin d'année scolaire 1884-1885, Mgr Sarto ne put ordonner qu'un prêtre et un diacre. Attristé, il écrit à son secrétaire, don Bressan : « ce sont les seuls fruits qui m'ont été offerts cette année par mon séminaire, quelle misère et quel serrement de cœur alors qu'il m'en faudrait au moins quarante... ». Ne pouvant trouver dans le clergé de Mantoue le prêtre adéquat pour diriger le séminaire, il dut se résoudre à laisser à son poste le recteur qu'il avait trouvé en arrivant, le jugeant pourtant inférieur à sa tâche. Malgré tout, progressivement il introduit les améliorations nécessaires. Les fruits se font vite sentir :

le premier rapport adressé à Rome sur l'état de son diocèse en 1885 indique que le séminaire compte 123 élèves, soit une augmentation de plus du double de l'effectif en seulement huit mois ! Mgr Sarto a su rendre de nouveau attirant le séminaire en y restaurant la discipline, les études et la vie spirituelle. Son rapport précise que des retraites sont fixées avant les ordinations aux ordres mineurs et majeurs, que personne « n'est admis sans examen préalable, ni sans fournir au préalable des preuves qui certifient, suivant les règles, la légitimité de la naissance, la dignité du tempérament, l'avancement dans les études, les bonnes mœurs et l'esprit clérical ». Il établit une « Règle disciplinaire » si efficace qu'elle est adoptée par d'autres évêques.

Améliorer la formation

Pour l'enseignement, Mgr Sarto recrute des professeurs de valeur, trouve un prêtre adéquat venant d'être ordonné, don Rosa, mais celui-ci est encore si jeune qu'il doit continuer d'assumer lui-même le titre de recteur. Fort doué, Mgr Sarto enseigne lui-même pendant une année la théologie morale et introduit pour la première fois des cours de chant grégorien qu'il assume lui-même. A plusieurs reprises il lui faut remplacer des professeurs manquants dans des disciplines (théologie dogmatique, grec, mathématiques, philosophie, etc). Le programme académique est désormais solide dans toutes les matières, y compris en ce qui concerne l'interprétation juste de l'Écriture Sainte à laquelle une attention particulière est portée. Il fait appel à des pro-

La cathédrale Saint-Pierre de Mantoue



fesseurs et confesseurs jésuites, qu'il sait moins sujets à des déviations doctrinales.

La prédication a une grande importance dans l'apostolat du prêtre, c'est pourquoi Mgr Sarto veut que les séminaristes les plus proches de l'ordination prêchent au cours des messes solennelles afin de s'exercer. Il vient lui-même assister aux sermons et fait ensuite les remarques et suggestions nécessaires au jeune lévite.

Strict dans les conditions d'admission au sacerdoce, Mgr Sarto n'ordonne que des jeunes gens dont il est sûr, après enquête, qu'ils aient les qualités morales et spirituelles requises. Après l'ordination sacerdotale, ses jeunes prêtres sont soumis durant quatre années encore à des examens devant une commission qu'il préside, sur des sujets aussi bien sacrés que profanes. Il sait qu'un bon prêtre doit, entre autres qualités, rester un homme d'étude.

Mgr Sarto a instauré un rapport de paternité autant que de maître. Un de ses anciens séminaristes, Andrea Cappelletti, témoigne : « Il nous aimait bien, mais avec une grande intransigeance. Souvent, alors qu'on s'y attendait le moins, il survenait, plongeait autour de lui un regard scrutateur, comme pour demander l'attention, qui était déjà à son comble quand il ouvrait la bouche. Quiconque avait erré devait pour cela même trembler, à cause de son amour pour nous, qui nous voulait tant de bien [...] Un jour éclata une tempête. Légers comme tous les jeunes gens, nous avons commis une grave insubordination. Le lendemain, l'évêque arrive, les yeux flamboyants. La bourrasque était proche. Un poing sur la table, une parole écrasante. Nous avons peur, inquiets de savoir comment cela finirait. Et soudain nous voyons deux grosses larmes sillonner son visage. Ces larmes, nous ne les avons jamais oubliées, car elles étaient le signe de l'immense affection qu'il nous portait. Un père ne nous aurait pas aimé davantage. »

OBJECTIF N°2 : RÉFORMER LE CLERGÉ

Si Mgr Sarto se soucie autant des prêtres, c'est parce qu'ils représentent l'avenir de son diocèse et même de l'Eglise. Les brebis ont besoin de bons pasteurs. Réformer le clergé existant, même s'il est peu nombreux, s'avère donc nécessaire. Il s'agit de lutter contre les déviances et abus qui existent çà et là, de revitaliser un clergé séculier ébranlé par les décennies de crise écoulées et aussi de refaire l'unité d'un clergé divisé (dans les années précédentes, on avait même vu trois prêtres se faire élire curé par les fidèles, en rébellion contre leur évêque !).

Redonner l'estime de leur fonction aux prêtres

Mgr Sarto agit en différentes directions. Afin que le mérite prime sur la faveur et l'arbitraire, il rétablit les concours pour pourvoir aux postes ecclésiastiques. Pour montrer l'exemple de l'assiduité aux devoirs sacerdotaux, il montre l'exemple. Le confessionnal où il

se rendait lui-même pour confesser ses diocésains est encore visible dans la cathédrale de Mantoue. Un épisode est bien connu, celui où, pour faire la leçon à un curé qui se rendait rarement aux confessions, il se rendit sans le prévenir dans son église et s'installa au confessionnal. La leçon porta sûrement ses fruits !

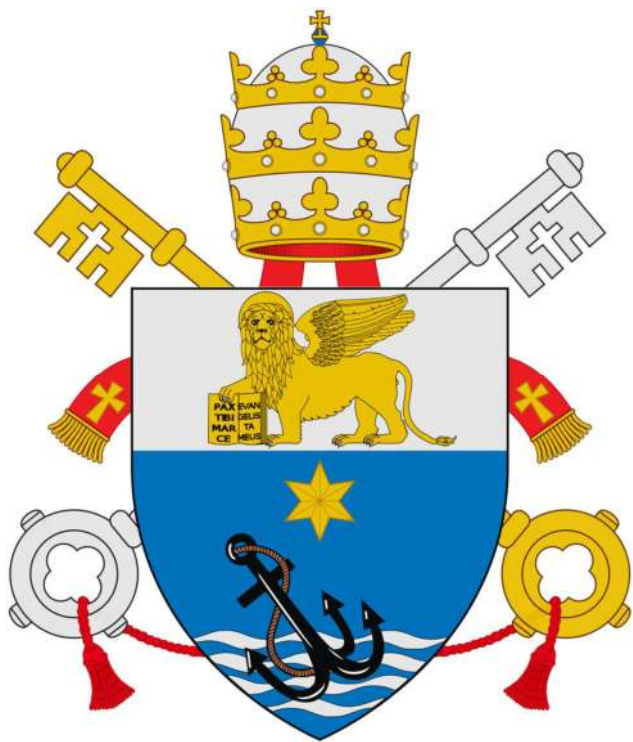
Grâce à un rapport à Rome, on sait que Mgr Sarto institua des conférences spirituelles fréquentes pour le clergé de Mantoue, huit fois par an, sortes de petites retraites. Si l'exhortation et la persuasion ne suffisaient pas, alors il n'hésitait pas à faire acte d'autorité. Ainsi il convoqua un jour deux prêtres qui avaient négligé ses conseils d'y assister et les emmena lui-même dans un couvent pour y faire une retraite... Cette sévérité n'allait pas sans une grande charité envers ses prêtres. Une lettre manuscrite, qui fut ensuite polycopiée pour être envoyée à tous les prêtres du diocèse, lui fait demander une aide financière en faveur d'un prêtre âgé, malade, sans ministère et sans revenus.

L'idéal sacerdotal de Mgr Sarto est élevé, il l'exprime sans ambages dans une lettre de 1894 à son clergé : « *Le prêtre doit être saint, grave, inspirer le respect, édifier par les paroles, son allure, ses façons de faire, tous ceux avec lesquels il traite. De la dignité extérieure émane une sorte d'éloquence, qui conquiert les âmes mieux que les discours les plus persuasifs [...] s'il ne montre pas dans son comportement plus de gravité que certains gens du monde, il encourt le mépris de ceux-là même qui applaudissent peut-être à sa légèreté ; et du mépris de sa personne, ces gens descendent au mépris du ministère sacré et de la religion elle-même.* » Cette attitude s'impose en raison de la sublimité de sa vocation : « *le prêtre qui, à l'autel, abandonne en quelque sorte sa condition terrestre et prend une forme divine, est toujours le même quand il descend de la montagne sainte et sort du temple de Dieu. Où qu'il soit, où qu'il aille, il ne cesse jamais d'être prêtre, et partout l'accompagne, avec sa dignité, les raisons qui l'obligent à maintenir sa gravité.* »

Qu'ils aient du zèle pour nourrir les âmes affamées

Là encore Mgr Sarto commence par donner lui-même l'exemple en étant un véritable homme de Dieu. Son secrétaire, Mgr Bressan, rapporte qu'une nuit, il fut appelé au chevet d'un professeur de lycée de Mantoue, jusque-là mécréant, qui ne voulait recevoir d'autre prêtre que le nouvel évêque. Mgr Sarto s'y rendit, resta plus d'une heure à ses côtés et réussit à le convaincre de recevoir les derniers sacrements.

Dès les débuts de son épiscopat, il demanda aux prêtres qu'ils enseignent le catéchisme aux enfants de façon progressive mais complète. Il demanda aussi que des conférences de doctrine chrétienne d'une heure et demie soient données à tous les fidèles les dimanches et jours de fête d'obligation. On devait y expliquer surtout l'origine et le sens de la solennité du jour. Pour stimuler son clergé, il promit un prix, avec une somme d'argent, à qui proposerait la meilleure méthode d'enseignement. Là encore, il y eut quelques prêtres négli-



Armes de saint Pie X, avec l'ancre de l'espérance

gents. Un jour, il apprit qu'un curé de Mantoue ne dispensait pas l'enseignement requis. Il se rendit dans son église sans prévenir personne, fit sonner les cloches pour appeler les fidèles et commença par exposer lui-même la doctrine chrétienne en rapport avec la fête du jour. Le curé de la paroisse accourut au son des cloches et eut la surprise de trouver son évêque dans sa chaire...

Un outil excellent : les visites pastorales

Le concile de Trente prescrivait aux évêques de visiter l'une après l'autre toutes les paroisses de leur diocèse pour veiller bien sûr à leur bon état matériel mais aussi dispenser la confirmation, prêcher les fidèles, interroger les prêtres, faire les remontrances et donner les conseils nécessaires. Bien des évêques ne s'acquittaient plus avec rigueur de ce devoir.

Mgr Sarto, lui, respecta avec exactitude ces prescriptions et la première visite pastorale commença dès 1885, avec pour recommandation de ne pas faire de frais supplémentaire à l'occasion de sa venue et de rassembler les fidèles à l'église, prêts à suivre la messe et à communier, plutôt que dans les rues pour un accueil plein de faste. Le but de ces visites pastorales, toujours selon le concile de Trente, est de défendre et propager la saine doctrine contre les erreurs, de maintenir ou ramener le clergé et les fidèles dans la voie des bonnes mœurs, et d'entretenir ou réveiller dans les âmes la religion et la concorde.

Evêque attentif aux besoins spirituels et temporels des curés et de leurs fidèles, il leur demandait de lui présenter, au moins huit jours avant chaque visite, un rapport sur l'état de la paroisse. Dispensant les sacre-

ments, prêchant à chaque messe, expliquant aux enfants et aux adultes la doctrine chrétienne, il examinait aussi les registres paroissiaux, interrogeait et écoutait prêtres et fidèles. Une fois, il visita une paroisse qui n'avait plus vu son curé ni son vicaire depuis plusieurs mois ! Cela lui permit de se rendre compte exactement de la désolation qui régnait dans son diocèse : « Ici nous sommes *'in partibus infidelium'* », écrivait-il à Mgr Callegari. *Imaginez que hier, dans une paroisse de trois mille âmes, à la messe de l'évêque, on comptait quarante femmes dont huit ont communiqué [...] et celui qui préside au soin des âmes voulait en plus me persuader que le pays n'est pas aussi mauvais que je me le figurais. »*

La visite pastorale dura trois ans, temps nécessaire pour faire le tour des 153 paroisses du diocèse, d'autant plus que l'évêque avait dû interrompre continuellement sa tournée pour revenir le dimanche dans sa cathédrale, consacrer plusieurs jours à des affaires importantes, à son séminaire, à des cérémonies particulières.

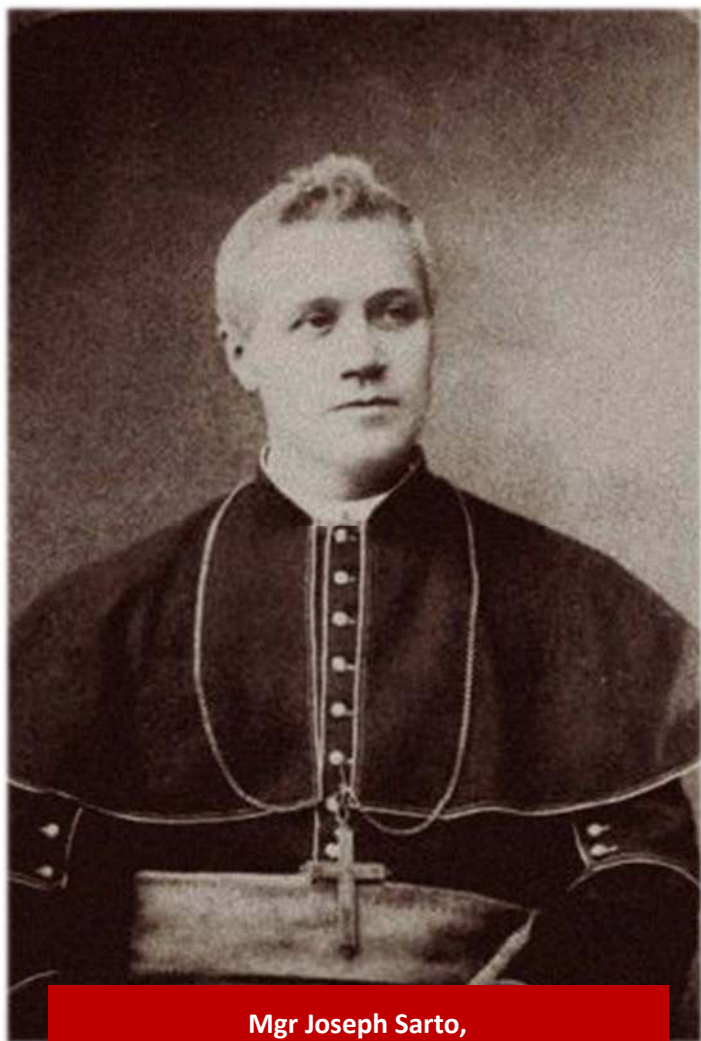
Un synode utile

Après le constat, il fallu dresser un bilan et fixer des règles opportunes. Cette première visite pastorale déboucha sur un synode diocésain en septembre 1888. Au long de ses visites, l'évêque a repéré un danger considérable : le modernisme naissant. Il s'élève dans une lettre pastorale contre ceux qui « *prétendent s'ériger en maîtres et déclarent que l'Eglise doit toujours s'adapter aux exigences du temps ; qu'il est devenu impossible de maintenir l'intégrité primitive des lois* ». Il dénonce « *ce christianisme moderne qui oublie l'antique folie de la Croix, où les dogmes de la foi doivent être adaptés aux exigences de la nouvelle philosophie* ». Le modernisme, saint Pie X l'a décelé déjà bien avant de devenir pape.

Cela faisait deux siècles que le diocèse de Mantoue n'avait plus connu de synode. Pour en préparer les travaux, chaque prêtre fut invité à présenter à l'évêque, par écrit, des propositions. Réunir les deux cent prêtres qui participèrent au synode sur trois jours ne fut pas chose aisée, mais la sagesse des dispositions adoptées en valait l'effort. Ces dispositions portent sur des sujets très divers : discipline du mariage, enseignement de la doctrine chrétienne, communion, horaire des messes, processions, pratique des indulgences, images sacrées, funérailles, relations avec les protestants et les non-chrétiens. On lit par exemple que « les parents, tuteurs et patrons qui, d'une façon habituelle, empêchent leurs enfants ou ceux qui dépendent d'eux de fréquenter l'enseignement de la doctrine chrétienne, ne peuvent être absous. »

OBJECTIF N°3 : RELANCER UNE POLITIQUE CATHOLIQUE

A Mantoue, la situation sociale est dramatique : pauvreté importante d'une partie de la population, analphabétisme courant, chômage accentué par la crise que traverse la région depuis des décennies. Le socialisme



**Mgr Joseph Sarto,
évêque de Mantoue (1884-1893)**

(confiscations de propriétés, coopératives, etc.) et la révolte apparaissent à beaucoup comme la meilleure solution. Un an après l'arrivée de Mgr Sarto à Mantoue, en mai 1886, les candidats de gauche recueillent 64 % des voix aux élections.

Faire face à la crise sociale

Mgr Sarto répond autrement, il donne une réponse religieuse à la crise sociale. Il sait que la foi est intégrale, qu'aucun domaine ne peut être étranger à Dieu et à la religion, que l'Eglise et son enseignement doivent éclairer tous les domaines de la vie. « Tout instaurer dans le Christ » sera sa devise une fois devenu pape. Il est très clair, écrivant dans une lettre pastorale : « *Je ne vais certes pas vous proposer des choses nouvelles, mais je voudrais seulement avertir mes diocésains qu'ils ne se laissent pas tromper par les utopies de certains qui, pas toujours de bonne foi, cherchent à les soulever. [...] Seul l'Évangile peut conduire les sujets à l'observance des lois, les puissants à la défense des faibles, tous à la conquête ou au moins au respect des vertus, et restaurer dans la société le spectacle de l'époque de l'Eglise naissante où 'la multitude des croyants était un seul cœur et une seule âme'.* »

Cela ne veut pas dire que Mgr Sarto demandait que l'on se contente seulement de prier sans agir. Durant son épiscopat, il encouragea les catholiques à s'investir dans la Cité par leurs exemples et leurs initiatives. Cette

action politique doit être une forme d'apostolat par lequel on se sanctifie et l'on sanctifie les autres : « *Le mal existe, mais, avant de le combattre chez les autres, nous devons le combattre à l'intérieur de nous-mêmes et nous montrer des modèles en toutes choses.* » Il s'intéressa de près à l'Œuvre des Congrès, une organisation catholique anti-libérale qui fédéra des actions caritatives, des mouvements de jeunesse, des banques populaires, des ligues paysannes, des journaux. Evêques et laïcs œuvraient de concert, fédérant ainsi de nombreux comités diocésains et paroissiaux. Avec l'Œuvre des Congrès, il encouragea par exemple la création de caisses de secours catholiques pour les travailleurs agricoles, les artisans et les ouvriers.

Le grand professeur d'économie politique Joseph Toniolo (1845-1918) entra à ce moment en contact avec Mgr Sarto. Intéressés tous deux par les études sociales, ils entretenirent des relations suivies. La grande idée de l'économiste catholique fut celle de « l'éthique de l'économie », une économie qui implique une conception morale aux conséquences pratiques.

Relations franches avec le gouvernement

Dès sa nomination comme évêque, Mgr Sarto fit parvenir au maire de Mantoue une lettre l'assurant de son souci du bien commun : « *j'ai pour drapeau le drapeau de la paix, et pour loi la loi de la charité.* » Il s'y dit prêt « *à tout sacrifice honnête pour éviter le plus petit désaccord, fatal, non seulement à la prospérité du pays, mais aussi à l'harmonie tant précieuse des cœurs* », il n'a « *d'autre but que de procurer le salut aux âmes.* » Loyal, il n'en est pas moins attaché à défendre avec franchise, non seulement les droits de l'Eglise mais aussi la loi naturelle et la doctrine catholique quand ils sont mis en péril par des décisions politiques.

Face au projet de loi du gouvernement italien visant à accorder la prééminence du mariage civil sur le mariage religieux et à autoriser le divorce, il réunit à son évêché les membres de son Comité diocésain. Après une conférence sur la sainteté du mariage chrétien et les effets mauvais du projet de loi ; pour l'Eglise et la société, il les invita à protester.

A partir de 1888 fut célébré chaque année par des cérémonies dans tout le pays l'anniversaire de naissance du roi d'Italie Humbert 1^{er}. A Mantoue, les autorités civiles et militaires vinrent assister à un *Te Deum* dans la cathédrale, mais ensuite se rendirent à une cérémonie dans la synagogue. Cette pratique heurta profondément Mgr Sarto. Elle allait contre la Constitution italienne d'alors mais surtout elle plaçait sur un même pied la seule vraie religion et la religion juive. Que faire ? L'année suivante, à l'approche du 14 mars, Mgr Sarto informa courageusement les autorités de la ville que si les mêmes cérémonies étaient prévues, il se verrait obligé de refuser l'entrée de sa cathédrale. La mairie de Mantoue pris des instructions auprès du gouvernement et décida de s'abstenir de toute cérémonie reli-

gieuse. La foi était sauve.

OBJECTIF N°4 : FORTIFIER LE PEUPLE CHRÉTIEN PAR UNE LITURGIE DIGNE

Aux grandes occasions qui marquaient la vie du diocèse, Mgr Sarto rassembla plusieurs fois les foules de fidèles et le clergé autour de cérémonies liturgiques grandioses, dignes et profondes, aptes à fortifier la foi, à rappeler au diocèse ses racines chrétiennes. Chacun y trouvait un grand réconfort en voyant des milliers d'autres fidèles, sorte de chrétienté réunie autour de l'autel du Saint Sacrifice alors que l'environnement social et politique était déjà hostile ou indifférent à la religion. Mgr Sarto est bien convaincu que l'assistance à la messe est la voie royale de l'acquisition de la sainteté.

De grandes cérémonies eurent lieu ainsi en 1886 pour le 8^e centenaire de la mort de saint Anselme (1036-1086), patron du diocèse de Mantoue, canonisé un an après sa mort. Pour que ces fêtes fastueuses aient un caractère véritablement religieux, Mgr Sarto faisait préparer spirituellement les fidèles par des conférences. Les fêtes de saint Louis de Gonzague (1568-1591) eurent lieu « *pour raviver la foi et accroître la vie surnaturelle dans les âmes.* » En lisant les lettres pastorales de l'évêque de Mantoue, on peut avoir une idée du renouveau spirituel visé. Voici par exemple comment il exhortait les jeunes : « *Oui, il faut être forts pour triompher de soi et des passions, pour rester fidèles à la vertu et à la vérité, pour vaincre le démon du mal et du mensonge. Il faut de la force et du courage pour conserver la foi que tant d'autres perdent, pour rester attaché à l'Eglise que tant d'autres abandonnent, pour conserver la grâce que tant d'autres ont bannie de leur âme. Dieu vous garde de cette apostasie qui vous ferait dissimuler votre foi. Soyez forts, méprisez les jugements insensés d'une opinion publique qui prétend dominer le monde, ne reculez pas devant ce fantôme abject du respect humain qui essaie d'entraver les plus saintes convictions. Ne vous effrayez pas en imaginant qu'on vous demande des sacrifices impossibles. On demande seulement que votre foi soit douce, que votre vertu soit aimable, que la ri-*

gueur de votre vie n'aille pas sans indulgence. Soyez bienveillants les uns envers les autres ; que les meilleurs prouvent l'excellence de leur vertu en se montrant compatissants envers leurs frères ; que les plus faibles admirent chez les autres une perfection qui peut être le patrimoine tous et qu'ils s'efforcent d'y atteindre. »

La dignité de la liturgie passe aussi par la musique sacrée. Chants et musique doivent être de qualité, particulièrement dans les grandes cérémonies. Une des premières mesures du synode diocésain de Mantoue interdisait aux fanfares de jouer dans les églises, comme cela était alors répandu en Italie. Un curé passa outre à l'interdiction le jour de la fête patronale de la paroisse. Mgr Sarto vint à l'improviste, monta en chaire et prononça un tonitruant sermon pour convaincre les fidèles de l'inconvenance de la musique profane dans les lieux saints.

ET AUJOURD'HUI ?

Gageons qu'avec un tel ordre de priorité, un même esprit et un « zeste » de sainteté, les diocèses dont est composée l'Eglise universelle trouveraient un remède efficace à leurs maux actuels. La crise de l'Eglise, les déficiences graves de la nouvelle messe et les effets déplorables du concile Vatican II ne seraient plus qu'un mauvais souvenir, un intermède malheureux d'un demi-siècle trouvant place dans les manuels d'Histoire de l'Eglise au milieu de tant d'autres crises, jadis surmontées grâce à l'assistance du Saint-Esprit. Mais le moment fixé par la Providence n'est manifestement pas encore là. Dieu se réserve les acteurs, le temps et le lieu des relèvements. Le « remède saint Pie X » a sans doute de beaux jours devant lui !

Abbé Gabin Hachette †

¹ Yves Chiron, *Saint Pie X, réformateur de l'Eglise*, Courrier de Rome, 1999.

² Cardinal et archevêque de Milan de 1564 à 1584, il fut un modèle d'évêque restaurateur en appliquant fidèlement les prescriptions du concile de Trente.

³ Locution latine signifiant « dans les contrées des infidèles ».

⁴ Discours de Mgr Sarto au 8^e Congrès catholique italien.



A la croisée des chemins : roc de la Tradition ou vent des nouveautés ?



La victoire du mal ?

Dans l'époque troublée où nous vivons, marquée par une profonde déchéance spirituelle, la perte des valeurs morales les plus élémentaires, l'augmentation de la petite et de la grande délinquances, les difficultés économiques conséquentes... il semble que le mal abonde dans des proportions jusque-là insoupçonnables, et que rien ne puisse arrêter sa prolifération. Face à ces maux, la tentation peut être grande de se décourager, de baisser les bras. Certes, les vertus surnaturelles de foi et d'espérance nous apportent la certitude de la victoire finale de Notre-Seigneur, mais serait-ce au prix d'une victoire temporaire du mal ?

Les quelques lignes qui suivent ont pour but de résumer – modestement – les principes de la saine doctrine catholique sur la question du mal, afin de rappeler que le mal est vaincu d'avance non seulement de manière surnaturelle, mais aussi au simple point de vue de la philosophie.



Ce qu'est le mal

Avant toutes choses, il convient de définir ce dont on parle. Le mal se définit comme une privation, c'est-à-dire l'absence de ce qu'un être devrait naturellement posséder¹. Par exemple, l'obscurité est une privation : elle est une absence de lumière. De même, la cécité est une privation, car elle correspond à l'absence de vue.

Cette définition permet, d'emblée, de s'apercevoir que le mal n'existe pas par lui-même. Il suppose toujours un bien sur lequel il vient se greffer, tout comme le cancer suppose des cellules dans lesquelles il puisse se développer. Il ne peut donc y avoir de mal absolu, car alors ce mal détruirait le sujet bon dans lequel il se trouve for-

cément et n'existerait plus, tout comme le cancer qui suppose un être vivant pour exister.

Les différentes sortes de maux

Il y a différentes sortes de privations, et donc il y a différentes sortes de maux². Dans les choses dénuées de raison, le mal pourra atteindre la chose elle-même, ou bien l'empêcher de faire ce pour quoi elle est faite. Par exemple, un pommier peut être atteint d'une maladie qui l'empêche simplement d'avoir des fruits pendant une année, ou bien qui le fasse dépérir totalement. C'est ce qu'on appelle **mal physique**.

Mais il existe une privation particulière aux créatures raisonnables que sont les anges et les hommes. Celles-ci ont en effet pour but de louer et d'honorer Dieu non pas de manière inconsciente, en suivant aveuglément un « programme » qui leur est donné par la nature, mais de manière consciente, en faisant usage de leur volonté.

En conséquence, lorsqu'une créature raisonnable choisit délibérément de ne pas faire le bien qu'elle devrait faire, elle se prive d'une partie du bien qui devrait être en elle. C'est ce qu'on appelle le péché, ou **mal de faute**.

Et lorsqu'une créature raisonnable subit un mal physique, ce dernier est alors appelé **mal de peine**, car la créature raisonnable est consciente qu'il lui manque une perfection (la vue, la santé) et en souffre. Ce mal de peine survient parfois en punition d'une faute antérieure, parfois de manière apparemment fortuite.

Y a-t-il davantage de mal que de bien ?

La distinction de ces différents maux permet d'affirmer que, quel que soit le mal concerné, il y a toujours plus de bien que de mal.

En ce qui concerne le mal physique, il faut se rappeler que Dieu veut d'abord le bien général de l'univers qu'il a créé. Or cet univers est constitué de créatures innombrables et variées, qui ont chacune des besoins différents et bien souvent opposés : le loup doit manger l'agneau pour vivre ! Ces différents maux physiques n'empêchent donc pas l'harmonie générale de l'univers, reflet des perfections divines. Pris individuellement, ce sont des maux ; mais considérés globalement, ils sont la condition nécessaire de la beauté générale de l'univers.

Le mal de faute est le seul vrai mal, car par lui la créature raisonnable se détourne de son Créateur. Mais, là encore, il faut observer qu'il n'est pas majoritaire. Nous avons en effet tendance à centrer notre regard sur nous-mêmes, oubliant que le nombre des anges est incomparablement supérieur à celui des hommes, et que dans cet partie sublime de l'univers, bien plus nombreux sont les anges bienheureux que ceux qui ont chuté³.

Et s'il est vrai que chez les hommes le mal semble être le plus fréquent, ce mal reste soumis au gouvernement divin : lorsque le pécheur sort de l'ordre de la miséricorde, c'est pour tomber dans l'ordre de la justice. Dans le premier cas, il magnifiait la miséricorde de Dieu en recevant ses bienfaits ; dans le second, il magnifie la justice de Dieu, mais cette fois à son détriment.

De plus, comme le dit saint Augustin, « Dieu est si puissant qu'il peut faire sortir le bien du mal ». Ainsi, on ne ferait l'éloge ni de la justice qui punit, ni de la patience qui souffre, s'il n'y avait pas l'iniquité d'un persécuteur⁴. Malgré eux, les persécuteurs sont l'occasion d'une plus grande gloire pour les élus – et donc, d'un bien très supérieur au mal de la persécution.

Enfin, le bien de la grâce et de la gloire est infiniment supérieur à tout le mal qui peut se faire. En effet, la grâce relève de l'ordre surnaturel, car elle est une participation de la nature divine, et donc dépasse la perfection de toute nature créée⁵. A fortiori est-elle supérieure aux imperfections de la nature créée ! Aussi, même si nous voyons une multitude de maux autour de nous, devons-nous garder à l'esprit que la somme de tous ces maux ne peut contrebalancer le bien qui se fait dans une seule âme en état de grâce.

Quant au mal de peine, c'est, en dépit des apparences, un bien. Il peut être le châtement d'une faute : dans ce cas, il est en soi un bien, car la justice est un bien, même si le pécheur le ressent comme un mal pour lui.

Ou alors, il peut être subit sans faute, comme lorsqu'un enfant contracte une maladie grave. C'est très douloureux, mais si cette épreuve est acceptée chrétiennement, elle devient la source d'un bien incalculable, car elle est alors la continuation de l'œuvre du rachat des âmes de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par les souffrances de la Croix.

Le véritable bien se fait silencieusement

Comme le disait saint François de Sales, « le bruit ne fait pas de bien, et le bien ne fait pas de bruit. »

En effet, le bien a une trop grande affinité avec Dieu, qui est le Bien suprême, pour se montrer tapageur et bruyant. Bien au contraire : il se fait avec douceur, modestie, délicatesse. Ses effets sont plus réels, plus profonds, plus discrets aussi. Car la meilleure œuvre qui puisse se faire sur terre est la sanctification des âmes, dont le seul écho est la prière silencieuse de l'âme à son Créateur. Les œuvres extérieures, elles aussi, se revêtent des atours de la modestie : les églises, écoles, séminaires et familles chrétiennes n'ont pas la vanité de vouloir attirer à tout prix l'attention sur leur labeur quotidien.

Le mal, lui, est bruyant, ostentatoire, fascinant même. A trop le considérer, on peut en attraper le vertige. Mais que de faiblesses, et que de défaites en perspective ! Tâchons donc de ne pas nous laisser éblouir par cette apparence de toute-puissance et de nous rappeler régulièrement qu'il est en réalité un éternel vaincu.

Abbé A. Rampon, diacre

¹ St. Thomas Sum. Th. I^a q. 48 art. 1

² St. Thomas Sum. Th. I^a q. 48 art. 5

³ St. Thomas Sum. Th. I^a q. 63 art. 9

⁴ St. Thomas Sum. Th. I^a q. 48 art. 2

⁵ St. Thomas Sum. Th. I-II^{ae} q. 112 art. 1



La sainte vertu de Religion

« *Rendre à Dieu ce qui est à Dieu* »



La vertu de religion est une vertu absolument fondamentale de notre vie terrestre. Il s'agit de notre premier devoir de justice : le culte que nous devons à Dieu, notre Créateur et Maître souverain, Celui de qui nous avons tout reçu, tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes. La création toute entière se trouve, par le fait même d'avoir été créée et d'être à chaque instant maintenue dans l'existence, dans cet état de dépendance effective, quoique chez la plupart des êtres, ce soit de manière inconsciente, car ils n'ont pas de raison. Pour nous les hommes, qui avons reçu cette faculté d'intelligence en notre âme immortelle, cela nous permet de reconnaître que nous sommes créatures, reconnaître que nous sommes à chaque instant entre les mains du Bon Dieu et ainsi de nous tourner librement vers Lui, pour Lui rendre effectivement le culte qui Lui revient, Lui rendre nos hommages, Lui manifester notre reconnaissance, notre amour, Lui demander ses grâces. **C'est là ce qui, aux yeux de Dieu et donc en réalité, donne à l'homme toute sa grandeur.**

La vertu de Religion n'est pas, à proprement parler, une vertu théologale car elle n'a pas Dieu directement pour objet mais plutôt les actes par lesquels on se tourne vers Dieu. Par contre on peut dire que la vertu de Religion met en acte, en nous, les trois vertus théologiques. Saint Thomas enseigne qu'elle est la plus éminente des vertus morales car elle touche ce qui, le plus directement, nous ordonne à Dieu, notre fin ultime.

Selon Saint Augustin, le mot « Religion » a une double étymologie . Il vient d'abord du verbe *religare* qui signifie « relier » : la vertu de Religion en effet nous relie à Dieu véritablement en nous faisant nous tourner vers Lui pour Lui rendre ce que nous Lui devons. Nous trouvons ensuite *re-eligere*, qui veut dire « choisir », « choisir à nouveau ». Cette deuxième origine étymologique marque bien le fait que la vertu de Religion n'est pas seulement la vertu d'un jour, mais une disposition qui doit constamment se renouveler et nous accompagner tout au long de notre existence.

Dieu en soi n'a nul besoin de notre culte. Rien ne saurait manquer à la perfection de l'Être divin. Mais **c'est notre perfection** que nous reconnaissons son Souverain domaine et que nous nous rangions sous son autorité, que nous Lui rendions nos hommages. Tel est le principe de finalité mis par Dieu dans notre nature :

nous sommes faits pour Dieu, pour retourner à Dieu. Il n'y a que Dieu qui puisse combler nos désirs, notre soif de bonheur, parce qu'Il est l'Être, la Perfection même. C'est ce que l'âme perçoit dans toute sa réalité concrète lorsque, dépouillée de tout au moment suprême du grand passage, elle paraît devant son Créateur. La Religion n'est donc pas un plaisir que l'on fait à Dieu, ni même un service qu'on Lui rend, c'est d'abord un devoir de justice, le premier de tous nos devoirs.

Saint Thomas d'Aquin distingue quatre actes par lesquels s'exerce la vertu de Religion, deux actes intérieurs et deux actes extérieurs qui sollicitent ainsi tout l'homme qui est corps et âme.



La Dévotion tout d'abord, qui vient du verbe « se dévouer », signifie se livrer avec empressement à tout ce qui regarde le service de Dieu. Cet acte de la vertu de Religion est tout intérieur, il se situe dans notre volonté qui s'oriente promptement vers le service de Dieu comme vers un devoir prioritaire, eu égard à la divine Majesté. Cet acte consiste dans le choix de servir Dieu et de lui rendre

hommage. C'est ainsi la mise à disposition de tout nous-même pour le Bon Dieu, cet esprit d'offrande et de vigilance qui nous tient prêt à répondre à nos devoirs et à saisir les occasions d'honorer Dieu. Cette disposition est source de joie : l'âme dévote est heureuse de trouver quelque chose à donner au Bon Dieu.

L'Adoration, elle, est intérieure aussi mais s'exprime extérieurement. Il s'agit de la révérence profonde, unique et exclusive que l'on n'a qu'envers Dieu et sa Majesté infinie (culte de « latrie »). Elle se manifeste par des gestes soignés, emprunts de respects et d'amour (genuflexions, signes de croix, bonne tenue dans les prières). Ici, l'âme et le corps s'unissent pour se confondre devant Dieu et lui rendre hommage en nous mettant à notre vraie place de créature, en tout dépendante du Créateur. Cette attitude nous la garderons par excellence dans l'au-delà, lorsque nous contemplerons la gloire de Dieu aux côtés des anges et des saints. Nous en avons sur la terre un exemple incomparable dans l'attitude de Notre Seigneur vis-à-vis de son Père.

	<i>Actes intérieurs</i>	<i>Actes extérieurs</i>
<i>Actes qui disposent</i>	Dévotion	Adoration
<i>Actes qui atteignent</i>	Prière	Sacrifice

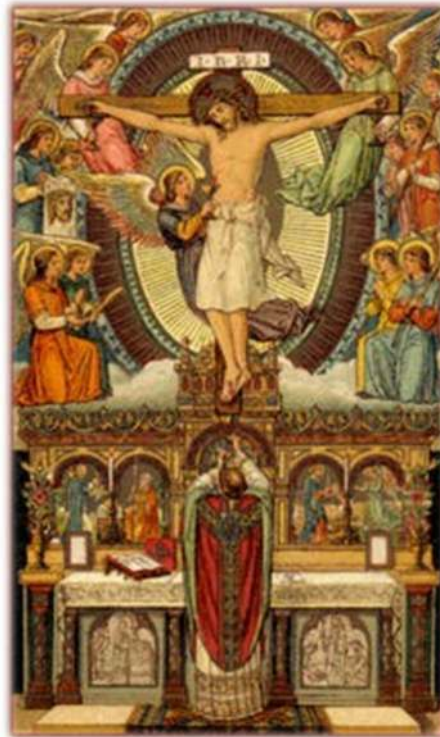
La Prière ensuite, comme acte de la vertu de Religion, est surtout vue sous son aspect de prière de demande. C'est ainsi un acte de notre faculté d'intelligence, plus précisément de la raison pratique, qui nous fait nous tourner vers Dieu pour lui soumettre nos besoins. C'est ainsi la reconnaissance que nous ne nous suffisons pas du tout à nous-même, que nous avons sans cesse besoin du Très-Haut. Et le Bon Dieu veut que nous lui demandions ce dont nous avons besoin ! Il veut même ne nous accorder certaines choses, certaines grâces, qu'à la condition que nous les lui demandions. La prière de demande fait partie du plan de la Providence pour obtenir les bienfaits. **Pour être sûrs d'être exaucés, efforçons-nous de demander au Bon Dieu ce qui lui sera agréable de nous donner.** Cherchons donc le mieux possible à considérer les choses et les événements avec le regard de Dieu. Dans les difficultés et les épreuves, il n'est pas défendu, bien au contraire, de demander d'être délivré ou soulagé, mais cherchons aussi à discerner le plus grand bien que le Bon Dieu pourrait tirer de cette situation toujours dans la perspective du Salut éternel.

En aparté de ce paragraphe sur la prière de demande, un mot sur la **prière silencieuse** que l'on appelle aussi « oraison mentale ». Il s'agit de ce petit temps quotidien (15-30 mn ou plus) que les âmes qui aspirent à la sainteté consacrent volontiers à Dieu. Il s'agit d'un exercice devant lequel on se sent souvent bien impuissant. Il n'est pourtant pas si difficile à mettre en œuvre : il suffit de consentir à sacrifier quelques minutes de notre journée pour les consacrer à Dieu uniquement, sans être occupé à autre chose que d'être là pour Lui. On se plaint, à juste titre, d'être alors incapables de garder son attention fixée sur notre prière silencieuse, sur le sujet de notre oraison, les distractions se succèdent... Ne nous décourageons pas pour autant devant la faiblesse de notre nature, persévérons à **vouloir quand même donner du temps au Bon Dieu pour Le laisser agir en nous.** Cherchons doucement mais résolument à faire taire en nous ce qui pourrait nous distraire. Aidons-nous d'un livre peut-être, mais ne compliquons pas trop nos oraisons. Pour s'unir à Dieu, il n'est pas besoin de multiplier les pensées, de chercher à trouver de belles considérations profondes, lumineuses... Soyons tout simplement heureux d'être là pour Dieu, en sa Présence, occupé à être là pour Lui, pour Lui exprimer notre amour, notre reconnaissance. Aimons à penser aux épisodes de la vie de Jésus : l'humanité de Notre Seigneur nous illumine et nous conduit à l'Amour de Dieu. Monseigneur Lefebvre, à la fin de sa

vie, en 1990, écrivait à l'un de ses prêtres : « *Plus je prends de l'âge et plus je pense que c'est l'oraison du cœur qui transforme l'âme et la met en état d'offrande continue...* »

Nous arrivons maintenant au dernier des quatre actes de la vertu de Religion : **le Sacrifice**. Il s'agit de l'acte par excellence de la vertu de Religion, qui est comme l'aboutissement des trois autres. Il consiste en un acte extérieur, expression de nos dispositions intérieures, par lequel on offre à Dieu la perte, la destruction de quelque chose qui nous est cher pour affirmer le souverain domaine de Dieu sur toute chose et exprimer de la manière la plus expressive notre néant devant Dieu. Nous manifestons ainsi par excellence notre adoration, notre action de grâce, notre contrition et faisons valoir nos demandes. Dans l'Ancien Testament, une multitude de sacrifices de toutes sortes étaient ainsi requis par la loi de Moïse et se succédaient sur l'autel du vrai Dieu. Mais l'humanité pécheresse était alors malgré tout fondamentalement impuissante et surtout dans l'attente d'autre chose de bien plus grand, de bien plus précieux, vers lequel étaient tendus tous les éléments de l'Ancienne Alliance :

l'accomplissement de la grande promesse de la venue du Sauveur. Avec l'avènement de Notre Seigneur Jésus-Christ, Incarnation du Verbe de Dieu, né de la Vierge Marie, qui est venu s'offrir Lui-même sur l'Autel de la Croix, toutes les cérémonies imparfaites et figuratives de l'Ancien Testament se sont estompées alors devant la réalité incomparable du Sacrifice infini du Verbe divin. Et Notre Seigneur, la veille de sa Passion, a voulu laisser à son Eglise, à ses prêtres, précisément son Sacrifice et le soin de le rendre présent quotidiennement, en une multitude de lieux, partout où un prêtre monte à l'autel, pour que tout le peuple fidèle puisse facilement venir s'y unir, s'y associer et en faire son offrande, son sacrifice infiniment



digne de Dieu, source de toutes grâces. C'est là le sommet de la sainte vertu de Religion et la raison de notre attachement suprême à la Sainte Messe ! Mystère divin quoique caché sous de si frêles apparences : nous nous offrons avec Jésus, le Verbe, qui s'offre sur le saint autel à son Père et nous nous nourrissons de la divine Victime qui nous vivifie et nous ordonne au ciel.

La vertu de Religion, vécue à travers l'exercice de ses quatre actes, nous fait vivre véritablement en Enfant de Dieu et nous dispose à recevoir lumière et force pour vivre saintement et de manière féconde chaque jour de notre pèlerinage terrestre. Puisse-nous justement apprécier et vivre cette inestimable dépendance !

Abbé Edouard Boissonnet †